Quant à la côte d'Arabie, depuis l'Euphrate jusqu'au cap Dsiulfar, elle s'appelle aujourd'hui Hadschar; les anciens n'y connaissaient qu'une seule ville, celle de Gerrha, dont nous avons souvent parlé dans le cours de cet ouvrage, située à deux mille quatre cents stades des bouches de l'Euphrate, et à deux cents stades des côtes, dans une contrée riche en salines; du reste on n'a pu en fixer exactement la position. En s'avançant vers le cap Makae, disent les anciens géographes grecs, on trouve deux îles Tyrus (Tylus) et Aradus, dont les habitants se vantaient d'être les aïeux des Phéniciens. Avec les renseignements si divers que l'on a sur la position de ces deux îles, il n'est plus guère possible de la déterminer d'une manière certaine. On croit assez généralement que le nom de Tylus doit s'appliquer à une des îles Baharein, et que la la position d'Aradus correspond à l'île de Maharag, Arad ou Karak dans Niebuhr, en arabe Charedsj. Le produit le plus précieux de l'île de Tylus, c'était le bois de construction, qui dans l'eau se conservait plus de deux cents ans, tandis qu'exposé à l'air il durait moins longtemps.

Une de ces deux îles (Tylus et Aradus) servait d'entrepôt au commerce des Phéniciens avec l'Inde et avec Oman; dans l'Ecriture elle est appelée Dédan. On a vainement essayé d'en fixer la position. Ezéchiel dit, en s'adressant à la ville de Tyr: « Les enfants de Dédan ont négocié avec toi. » Et nous lisons dans Isaïe: « Caravanes de Dédan, vous passez la nuit dans les déserts de l'Arabie. » Il est même déjà question de Schela et de Dédan dans la Genèse. Nous voyons, par le passage d'Isaïe, que les caravanes traversaient les déserts de Syrie et d'Arabie. A cette époque ce dernier pays paraît avoir été plus accessible et mieux connu que de nos jours; tout au moins les nomades avaient des relations plus actives. Selon toutes les apparences, Gerrha prenait part au trafic par caravanes avec les Phéniciens; nous savons que cette ville envoyait des denrées de l'Arabie et de l'Inde par la voie de terre dans les pays de l'ouest, et par eau à

Babylone, à Opis et à Thapsacus. Il est possible qu'on venait prendre ici, entre autres marchandises, du coton de l'Inde et d'autres matières premières pour les tisseranderies et pour les teintureries phéniciennes. Les belles perles que l'on trouve dans la partie méridionale du golfe Persique, faisaient sans doute partie de ce commerce. Dès le temps d'Alexandre il est question de la pêche des perles; et un objet, sur lequel il y avait de si grands profits à faire, ne pouvait échapper à la perspicacité de ce peuple aussi intelligent qu'infatigable. Voici ce que nous lisons dans les voyages de Morier au sujet des pêcheries de perles dans le golfe Persique: « Il n'y a probablement pas de contrée au monde où l'on trouve une quantité si prodigieuse de perles. Le fond de la mer est tapissé tout entier de coquillages. L'île de Baharein passe pour le banc le plus riche; celle de Karek ne l'est pas moins. Depuis que les Anglais ont établi leurs marchés à Ceylan, l'exploitation des pêcheries est moins active. Aujourd'hui le principal marché est à Mascate, d'où les perles sont transportées pour la plupart à Surate. La perle du golfe Persique est jaune ou blanche; elle est exportée dans l'Asie-Mineure et à Constantinople, où on en achète beaucoup pour le sérail. Les perles de Ceylan s'effeuillent, celles du golfe Persique sont dures comme le rocher. »

L'île de Dédan est un point important pour le commerce ancien; il est probable que c'est de là et non directement de Babylone que se faisait le trafic avec l'Inde; ce qui justifie cette supposition, c'est que l'île de Tylus fournissait le bois de construction; d'ailleurs, il est dit expréssement que Gerrha transportait les denrées de l'Inde par eau à Babylone.

LES PHÉNICIENS.

Les Phéniciens se rattachaient à la souche ou tribu Araméenne qui, dès la plus haute antiquité, habitait les contrées baignées par l'Euphrate. Ils occupaient, le long de la Mé-

diterranée, un petit pays, resserré entre la côte et les montagnes, qui avait vingt-cinq milles géographiques de long [1] et quatre ou cinq milles dans sa plus grande largeur. Cette mince bande de terre était coupée de baies et de ports, semée d'îles sur les côtes et fourmillait de villes riches et florissantes. Vers les confins de la Syrie c'était Aradus, Arvath chez les Hébreux, sur une île, et en face, sur le continent, Antaradus. Puis à quatre milles au sud, Tripolis, qui subsiste toujours; à une distance pareille de Tripolis, c'est Byblos, et un peu plus loin, Bérytus ou Béryte; puis Sidon et enfin Tyr. Entre ces grandes cités étaient disséminés des endroits de moindre importance, tels qu'Orthosias, Sarephta, Botrys. La plus ancienne de ces villes est Sidon, qui créa l'industrie et le commerce des Phéniciens; elle fonda Tyr et Aradus; Tripolis est une colonie établie par ces trois cités; c'est de cette circonstance qu'elle tire son nom. La Genèse et Homère parlent de Sidon comme d'une ville fameuse par ses tissus et ses objets d'art en or et en argent. Elle avait fondé Tyr, pour lui servir d'entrepôt; la fille éclipsa bientôt la mère. Au temps de la plus grande prospérité des Phéniciens, Sidon ne vient qu'en seconde ligne; toutefois elle était encore puissante et avait un excellent port. Tyr était bâtie [2] sur une île ainsi qu'Aradus; elle avait deux ports, dont l'un, appelé port égyptien, était fermé. Les marchands de Tyr étaient des princes, selon l'expression du prophète Isaïe.

Tyr fut assiégée vers 730 avant Jésus-Christ par Salmanassar; puis cent trente ans plus tard, par Nabuchodonosor qui ne put parvenir à s'en rendre maître; puis elle tomba

[1] De quinze au degré (vingt-cinq lieues). Heeren donne à la Phénicie une longueur de cinquante lieues sur huit à dix lieues de large.

[2] La première ville de Tyr avait été bâtie sur le continent; elle fut assiégée par Salmanassar et par Nabuchodonosor. Une partie des habitants s'échappèrent pendant ce dernier siége et se réfugièrent dans une île où ils fondèrent la nouvelle Tyr.

avec le reste de la Phénicie au pouvoir des rois de Perse et enfin elle fut prise par Alexandre. Il est probable que la seconde Tyr fut fondée sous le règne d'Hiram, contemporain de Salomon, autour du temple de Melcarth, divinité dont le le nom répond à celui d'Hercule. Ce temple se retrouve partout dans les colonies phéniciennes, à Gades (Cadix), dans l'île de Thasus, etc.

Nous savons peu de choses du gouvernement des villes de la Phénicie; elles formaient des états indépendants les uns des autres, ayant chacun sa législation, sous un roi dont l'autorité était limitée. A Tyr, nous voyons les rois remplacés pour un temps par des suffètes, après l'invasion de Nabuchodonosor. L'autorité royale était placée sous le contrôle des magistrats. C'était une forme de gouvernement toute particulière, tenant à la fois de la république et de la monarchie, avec un souverain assez fort pour maintenir l'ordre et l'unité, trop faible pour opprimer. Sans liberté politique, l'esprit de spéculation ne peut prendre l'essor; son énergie s'affaisse sous le joug; le despotisme l'effraie et le paralyse. Ce n'est point par la force ni par les lois qu'on crée le commerce, qu'en le fait vivre et fleurir; il a sa raison d'être en lui-même, et il est perdu du moment qu'il faut qu'on vienne à son secours.

Les villes de la Phénicie formaient une confédération; dans des réunions générales on délibérait en commun sur les affaires extérieures. Dans un conseil de guerre, Xercès donna au roi de Sidon la préséance sur le roi de Tyr. Ces princes n'avaient d'autres revenus que ceux qu'ils se créaient par leurs entreprises commerciales. C'est pourquoi le prophète Ezéchiel dit, en parlant au roi de Tyr : « Tu t'es acquis de la puissance par ta sagesse et par ta prudence; et tu as amassé de l'or et de l'argent dans tes trésors; tu as accru ta puissance par la grandeur de ta sagesse dans ton commerce; puis ton cœur s'est élevé à cause de ta puissance. » Ce n'était donc qu'un chef de marchands; les souverains de Tyr et de Sidon rappellent les doges de Gênes et de Venise.

C'est sur la position du pays et sur la constitution politique que se base le commerce ; ce sont là les deux colonnes sur lesquelles porte sa prospérité. Ce fait qui se retrouve partout dans l'histoire, se révèle avec une évidence bien frappante chez les Phéniciens. Ils n'étaient pas seulement marchands, ils étaient producteurs ; ils vendaient ce qu'ils avaient acquis par voie d'échange ou d'achat et ce qu'ils avaient ouvré. Leur admirable industrie manufacturière et leurs relations qui allaient plus loin peut-être que nous ne savons aujourd'hui, s'appuyaient réciproquement. Les énormes richesses qu'ils avaient acquises, ils les devaient à leur habileté, à leur intelligence, à leur sagesse audacieuse, si nous pouvons parler ainsi. Sans doute, ce n'est pas un petit coin de terre, où sur un étroit espace s'agitait une population nombreuse, qui pouvait leur fournir ces fabuleux trésors ; mais ils habitaient aux avenues de la mer, comme dit le prophète ; devant eux la Méditerranée déroulait sa nappe immense ; à peu de distance, ils avaient l'Arabie et puis l'Asie avec ses denrées précieuses ; et ils avaient l'intelligence nécessaire pour comprendre ces avantages, une activité hardie et prudente qui n'a jamais été égalée par aucun peuple et qui se mouvait à l'aise, que nulle vexation ne menaçait, dont l'arbitraire ne comprimait point l'élan. De même que leur opulence, leurs mensonges avaient passé en proverbe. En ceci encore ils ont fait preuve de prudence ; ils cachaient leurs débouchés et les routes qui y conduisaient pour écarter les concurrents.

Ce qui frappe surtout quand on sonde d'un regard quelque peu attentif l'histoire des Phéniciens, c'est qu'ils furent les premiers qui aient créé une politique commerciale. Ils ne se bornaient pas à fréquenter à certaines époques les marchés des autres nations, à établir des colonies, comme les Arabes ; ils donnaient des soins continuels au perfectionnement de l'art nautique, entreprenaient de lointaines courses maritimes, etc. A Sidon, on cultivait les mathématiques et les sciences astronomiques.

Les plus anciennes notions sur les Phéniciens se trouvent dans Homère et dans Hérodote ; mais ces notions qui remontent à plus de quinze cents ans avant notre ère, nous représentent déjà le commerce phénicien à un haut degré de développement et de prospérité ; d'où il faut conclure que ses origines sont de beaucoup antérieures à l'époque d'Homère.

Comme tous les peuples marchands, les Phéniciens débutèrent par la piraterie ; ils volaient des hommes pour en faire leurs esclaves ou pour les vendre. Toutefois, nous savons que plus tard les habitants d'Aradus ne prirent point part à la ligue que formèrent les brigands de la Cilicie. On conçoit que par la suite les mœurs s'étant adoucies sous l'influence d'une civilisation plus avancée, les Phéniciens aient renoncé à un métier dont sans doute ils avaient éprouvé eux-mêmes les funestes conséquences.

Nous avons exposé ailleurs le système de colonisation suivi par les Phéniciens dans les îles et le continent de la Grèce. Mais ce n'est pas sur ce point que leurs vues s'étaient dirigée d'abord. Tout près de la côte ils avaient l'île de Chypre ; c'est Tyr qui paraît y avoir fondé le premier établissement ; et c'est, selon toutes les apparences, cette colonie qui fut l'origine de sa puissance. Tyr, après avoir éclipsé Sidon, sa métropole, apparaît comme la ville dominante dans la Phénicie. Lors de l'invasion de Salmanassar, les autres cités phéniciennes ainsi que l'île de Chypre secouèrent le joug des Tyriens. Dans leurs foudroyantes apostrophes c'est toujours la ville de Tyr qu'interpellent les prophètes. La colonie fondée dans l'île de Chypre paraît avoir été Chitim, dont les Hébreux étendaient le nom à l'île entière (Cittium chez les Grecs et les Romains). La tradition en attribuait l'établissement à Belus. La ville était située sur un promontoire à l'opposite du continent ; elle avait un port, que l'on pouvait fermer avec des chaînes. De ce point les Phéniciens se répandirent dans le reste de l'île ; sur la côte occidentale qui fait

face à l'Archipel grec, s'éleva la ville de Paphos, dont l'origine orientale se reconnaît dans le culte de Vénus Paphienne. Ce culte est le même que celui de Melytta, à Babylone. D'ailleurs nous retrouvons à Chypre le costume oriental, notamment le turban.

Quand les Perses étendirent leur domination jusqu'à la Méditerranée, la Phénicie dut plier sous le joug; ses vaisseaux grossirent la flotte de Xercès. A mesure que les Grecs se répandaient dans l'île de Chypre, l'influence que les Tyriens y avaient exercée jusque alors, allait en s'affaiblissant. Enfin le Seigneur fut contre Sidon et Tyr, comme dit le prophète; les nations montèrent contre elles comme les flots de la mer et détruisirent leurs murailles. Le roi Tennes trahit ses propres sujets; il livra Sidon aux Perses. Les habitants se défendirent avec le courage insensé du désespoir; ils mirent le feu à leur flotte qui comptait plus de cent navires; et trompant par un héroïque sacrifice la cruauté de leurs ennemis, ils se précipitèrent dans les flammes, eux, leurs femmes et leurs enfants; ils étaient en tout plus de quarante mille. Sous les décombres on trouva des lingots d'or et d'argent fondus. Cette épouvantable catastrophe mit fin à l'opulente et puissante existence de cette cité glorieuse, à qui la Grèce devait en partie sa civilisation, et dont le nom luit encore à nos regards dans l'obscur lointain du passé. On sait qu'Alexandre s'empara du Tyr et la fit *descendre au sépulcre et qu'elle ne fut pas rétablie*.

Les colonies des Phéniciens s'étendaient dans la direction de l'ouest; la première fut fondée à l'île de Chypre; ils paraissent avoir créé leur second établissement à l'île de Crète (Candie). Placée sous le parallèle de Chypre, entre les îles et le continent de la Grèce, c'était une station navale de la plus haute mportance. Le récit fabuleux des expéditions d'Hercule nous représente, sous une forme allégorique, l'extension successive de la puissance phénicienne. Hercule étant la divinité protectrice de Tyr, c'est de cette ville que

les expéditions paraissent être parties; aussi les établissements des Phéniciens sur la Méditerranée, portent-ils tous le nom de colonie tyrienne. Leur fondation coïncide d'ailleurs avec l'époque où Tyr était parvenue au faîte de sa prospérité, dans la période depuis David à Cyrus, 1000 à 500 ans avant Jésus-Christ. Homère ne connaît point la ville de Tyr, mais il parle de Sidon en divers endroits. On sait qu'une colonie partie de Sidon, bâtit Thèbes, dans la Béotie; que Cadmus fit connaître aux Grecs l'alphabet phénicien, etc. On se rappelle que soixante ans après la guerre de Troie, les Minyens furent chassés de Cadmeia, la terre de Cadmus, qui prit dès lors le nom de Béotie, et que Minos mit fin à la domination phénicienne dans les îles Helléniques. C'est à cette époque, sans doute, que commença à déchoir la prospérité de Sidon. Dès ce moment il y eut un grand changement dans les rapports qui existaient entre la Phénicie et la Grèce. Si nous ne connaissons pas tous les détails des luttes qui amenèrent cette révolution nous en savons assez pour y reconnaître le soulèvement des colonies, devenues puissantes, contre la métropole, fait qui s'est reproduit de nos jours et qui se reproduira partout et en tout temps; la civilisation est fille du commerce et mère de l'indépendance.

Une tradition nous conduit de Phénicie dans l'île de Crète, tradition qui a été diversement interprétée; c'est la fable si connue de l'enlèvement d'Europe par Jupiter. A quelque hypothèse qu'on s'arrête pour expliquer cette allégorie, toujours est-il qu'on y retrouve les traces de relations très anciennes entre la Crète et la Phénicie. Cette interprétation n'en devient pourtant pas plus vraisemblable, si l'on suppose qu'Europe est la personnification d'Astarté, divinité phénicienne [1].

[1] M. Hoffmann paraît faire allusion à une note dans laquelle Heeren admet

L'île de Crète est désignée plus clairement, comme station navale, dans une autre tradition qui se rattache à l'expédition qu'Hercule entreprit avec une flotte nombreuse, rassemblée sur les côtes de l'île. Le but de l'expédition était l'Ibérie, le pays aux mines d'or, où régnait Chrysaor, père de Géryon, qui possédait de nombreux troupeaux de bœufs. Hercule traverse l'Afrique où il bâtit la grande ville d'Hécatompylos; il enseigne l'agriculture aux nomades qui habitent le pays et les initie à la civilisation ; puis il atteint les Colonnes et enfin Gades. Après avoir fait la conquête de l'Espagne, il retourne par les Gaules, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile.

C'est là une image très claire et bien frappante de l'extension de la puissance phénicienne le long de la Méditerranée. Cette extension se fit successivement, prudemment ; dès qu'on s'était établi sur un point, on marchait en avant, toujours, sans relâche. Ni obstacles, ni succès, rien n'arrête l'activité de ce peuple ; c'est lui qui a le mieux saisi le véritable esprit du commerce, qui ne se repose pas, qui explore tout, qui étudie tout, qui étend toujours son horizon, qui de ses découvertes en fait jaillir de nouvelles ; tout en satisfaisant aux besoins du moment, tient compte de ceux qui vont se réveiller, et qui ne voit pas son dernier but dans la jouissance, le luxe ou la possession, mais dans le développement simultané de la puissance intellectuelle et matérielle.

Sur les côtes d'Afrique, les Phéniciens, pour mettre leurs établissements à l'abri des nomades, durent s'attacher tout d'abord à les civiliser, et par conséquent à en faire des agriculteurs. En Espagne, les Phéniciens trouvèrent une quantité prodigieuse d'or et d'argent. Ces métaux précieux étaient épars sur le sol, ce qui, dans le commencement du moins,

cette explication au sujet d'Europe, et ajoute qu'elle donne un nouveau degré de vraisemblance à l'interprétation du mythe. *Voy.* HEEREN, *trad. franç.*, tom II, p. 43. (*Note du Traducteur.*)

rendait l'exploitation des mines parfaitement inutile. Selon toutes les apparences, ces richesses merveilleuses se trouvaient au sud de la Sierra-Morena. On rapporte que les premiers Phéniciens qui avaient débarqué en Espagne, y recueillirent de si énormes masses d'argent, que non seulement ils en chargèrent leurs navires, mais qu'ils fabriquèrent avec ce métal tous leurs ustensiles et jusqu'aux ancres de leurs embarcations. Aussi l'Ibérie resta toujours le but principal du commerce phénicien. Ezéchiel dit, en parlant à Tyr : « Les navires de Tarsis ont été les principaux de ton commerce, et tu as été remplie et fort glorieuse sur les mers (chap. XXVII, ỳ 25) » et ailleurs : « Ceux de Tarsis (Tartessus) ont trafiqué avec toi de toutes sortes de richesses, faisant valoir tes foires en argent, en fer, en étain et en plomb (ibid. ỳ 12). » Dans Isaïe nous lisons : « Qui sont ceux qui s'envolent comme les nuages, comme les pigeons qui reviennent à leurs demeures? Ce sont les vaisseaux de Tarsis ; ils t'apportent les enfants des pays lointains et avec eux leur or et leur argent. » Les Tyriens y échangeaient leurs marchandises contre l'or ou l'argent en barres, c'est à dire non monnayés, ce qui leur procurait de plus grands bénéfices.

Dans le temps de sa prospérité, Sidon paraît avoir colonisé l'île de Rhodes, dont les naturels sont appelés enfants de la mer. L'île de Cythère (Cérigo), à la pointe méridionale du Péloponèse, a sans doute été colonisée par la même cité, car on adorait à Cythère la déesse Astaroth. Ce culte, originaire de Sidon, se retrouve à Eryx, ville de la Sicile. Sur les côtes de Thrace, les Phéniciens possédaient l'île de Thasus dans la mer de Marmara ; et sur la côte méridionale de la mer Noire, ils fondèrent, dit-on, Pronectos et Bithynie. Dans la Carie et la Pisidie, la langue que parlaient les Solymes dénotait une origine phénicienne.

Nous savons par Hérodote, que de son temps tout un quartier de Memphis était habité par des Phéniciens. La fondation de cet établissement paraît être antérieure au